



Passage de la Bérésina.

résina apprend que leur passage se fait loin de lui. Il accourt à Borissoff, y rencontre les cosaques de Platoff, en possession de la ville, voit Wittgenstein sur l'autre bord, fait jeter un pont, et entre en communication avec lui.

D'un autre côté, Kutusof a passé la Bérésina à Usza et a détaché en avant Yermolof, qui s'est réuni à l'armée de Moldavie. Une attaque générale sur les deux bords est résolue ; Yermolof et Tchitchakof agiront sur la rive droite, Wittgenstein sur la rive gauche.

D'un côté de la rivière, se trouvaient Napoléon et sa garde et les corps d'Oudinot et de Ney, le tout formant environ trente mille hommes ; Davoust et le prince Eugène avaient déjà poussé jusqu'à Zembin pour s'assurer de la route de Wilna. De l'autre, était Victor avec dix à onze mille combattants. Wittgenstein s'avançait contre lui avec quarante mille hommes. Tchitchakof n'avait guère plus de monde que ses adversaires ; mais il était à portée de recevoir des renforts de Kutusof. Les deux armées russes prétendaient se saisir à la fois des deux issues des ponts.

Dans la nuit, le maréchal Victor avait voulu faire écouler devant lui une foule de 12 ou 1,500 non-combattants, traîneurs sans armes,

soldats démoralisés, triste résumé de toutes les faiblesses, de toutes les souffrances, de tous les désespoirs d'une armée en retraite.

Mais rien ne put les arracher à leur engourdissement : en vain on leur montrait les ponts ouverts devant eux, l'ennemi s'avancant, d'un côté le salut assuré, de l'autre une mort certaine. Ils avaient des vivres et du feu, la nourriture et le repos, deux biens depuis long-temps inconnus : on ne put les en arracher, et le bivouac de Studzianka fut d'autant plus funeste à ces malheureux, qu'il leur offrait plus de ressources.

Le 28, à sept heures du matin, l'artillerie des Russes tonne sur les deux côtés du fleuve. Alors, par un mouvement spontané, la foule inerte des bivouacs se lève, se précipite en désordre vers les ponts, et s'accumule sur les bords en une masse serrée, sans mouvement à force de se presser, et labourée dans toutes ses profondeurs par les décharges de mitraille : elle envahit les ponts qui chancellent et se brisent. Au milieu des combats, il faut les réparer et rouvrir le passage aux ordres que transmet Napoléon pour soutenir la double lutte à laquelle il préside.

La première attaque de Tchitchakof fit plier la légion de la Vistule sur la droite. Plusieurs généraux furent blessés ; Oudinot, gravement atteint, fut emporté du champ de bataille ; Napoléon donna le commandement au maréchal Ney.

Celui-ci prit aussitôt une vigoureuse offensive. Formant en colonne les cuirassiers de Doumerc, il s'élança à leur tête, pénétra dans les carrés russes, les sabra et les rejeta en désordre sur Stakow. En vain Tchitchakof épuise tour à tour toutes ses réserves ; rien ne peut arrêter l'impétuosité de Ney ; les Russes reculent tout meurtris ; les Français restent maîtres des débouchés.

Sur l'autre rive, la tâche de Victor est plus difficile ; les ennemis sont quatre fois plus nombreux que lui ; il n'a d'autre retraite qu'un pont étroit et frêle, encombré de bagages et de traîneurs. Mais son énergie s'accroît avec les difficultés ; il semble que dans cette mémorable campagne chaque maréchal à son tour doit avoir son jour d'héroïsme.

Sous le feu de quarante mille hommes, au milieu des épouvantables scènes de désordre occasionnées par les traîneurs, Victor, avec sa petite troupe, non-seulement repousse toutes les attaques des Russes, mais souvent s'élançant sur eux, il les force à se défendre. C'est

là qu'on vit le colonel des cuirassiers, Dubois, qui avec 300 chevaux exténués, rompit, sabra, désarma un carré de 7000 fantassins, et mérita d'être nommé général par un décret daté du champ de bataille.

Les Russes, stupéfaits de tant de vaillance, abandonnèrent le terrain après avoir perdu près de 10.000 hommes. Victor ne commença sa retraite qu'à neuf heures du soir, et à une heure du matin, le corps entier avait passé dans un ordre parfait avec toute son artillerie, ne laissant sur la rive gauche qu'une faible arrière-garde.

Les traîneurs qui restaient encore retombèrent dans leur apathie : ni les prières, ni les menaces ne purent les faire sortir de leur bivouac qui, pour beaucoup, devait être le dernier. Ils ne s'ébranlèrent que lorsque, le 29 au matin, les sapeurs s'approchèrent pour embrasser les ponts ; alors tous se précipitèrent à la fois : saisis d'une tardive rage, et luttant avec acharnement, ils se livrèrent entre eux de furieux combats.

Mais il fallait exécuter des ordres dictés par une dure nécessité : bientôt les ponts s'écroulent au milieu des flammes. Alors retentit un long cri d'angoisse parmi les infortunés abandonnés sur la rive, et séparés pour jamais de leurs frères et de leur patrie.

On ne doit pas croire néanmoins aux exagérations cruelles de quelques historiens. Les malheurs de la Bérésina furent assez grands, sans qu'on ait besoin d'y ajouter par l'hyperbole. D'après le témoignage des ennemis eux-mêmes, le nombre de ces malheureux, victimes de leur propre imprévoyance, ne s'éleva qu'à deux mille. Aucun combat ne se trouvait parmi eux, et trois pièces de canon seulement restèrent abandonnées.

Mais, à côté de ce désastre, que de courage et de dévouement chez les généraux et les soldats ! que de génie et de grandeur chez Napoléon ! nous ne saurions lui rendre un plus bel hommage, qu'en rappelant ici les paroles de l'historien russe, aide-de-camp d'Alexandre :

« Dans cette circonstance importante, dit Boutourlin*, la conduite de l'Empereur des Français fut au-dessus de tout éloge. Le danger imminent où il se trouva ranima encore une fois son génie militaire. Investi de tous côtés, il ne perdit pas la tête : il trompa par des démonstrations habiles les généraux qui lui étaient opposés, et glissant

* Boutourlin, *Histoire de la campagne de Russie*. T. II. p. 405

pour ainsi dire entre les armées qui s'apprêtaient à fondre sur lui, il exécuta son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouva de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait, et qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser. »

Mais tant de gloire, tant de génie devaient être inutiles. Le plus dangereux auxiliaire des Russes, un ennemi qu'on ne pouvait combattre, le froid, causa d'affreux ravages dans les rangs des vainqueurs de la Bérésina. Les bivouacs furent plus meurtriers que des batailles. On espérait cependant, en approchant de Smorgoni, y trouver des ressources, y rencontrer un appui, à droite dans le corps bavarois de Wrède, à gauche dans celui de Schwarzenberg. Ni l'un ni l'autre de ces généraux ne se présenta : tous deux préludaient à des trahisons par des fautes, qui n'étaient peut-être qu'un commencement de trahison.

Le 3 décembre, l'Empereur, arrivant à Malodeczno, y trouva vingt estafettes de Paris ; depuis Smolensk, il n'avait pas publié de bulletin ; depuis vingt-un jours, la capitale n'entendait pas parler de l'Empereur et de la grande armée. Des aveux trop sincères eussent été dangereux en face de l'Europe monarchique.

Maintenant la retraite est avancée ; l'Empereur va rentrer dans ses états ; il rédige le terrible bulletin qui doit révéler franchement à tous l'immensité des désastres, et fait ses préparatifs de départ pour la France. Ses généraux eux mêmes le lui conseillent, et la politique l'exige impérieusement.

— Jé suis plus fort, disait-il à ceux qui l'entouraient, en parlant du haut de mon trône, aux Tuileries, qu'à la tête d'une armée que le froid a détruite.

Cependant, ces malheureux débris qu'il est obligé de quitter sont l'objet de sa vigilante sollicitude. Il ne néglige rien de ce qui doit améliorer le sort du soldat ; de tous côtés ses ordres appellent les généraux qui doivent appuyer la retraite, Macdonald, de Wrède, Augereau, Schwarzenberg. D'immenses provisions sont réunies à Wilna ; c'est

là que les différents corps doivent se rallier, pour ensuite se porter derrière le Niémen, qui offrira aux ennemis une forte barrière.

L'intention de l'Empereur était de laisser le commandement à Eugène ; mais Berthier, prince de Neufchâtel, ne voulait servir que sous un roi. Napoléon dut céder à cet orgueil hiérarchique qu'il avait lui-même créé. Le commandement suprême échut à Murat : c'était le plus triste choix qu'on pût faire.

Le 5 décembre, Napoléon partit de Smorgoni dans un traîneau. Caulaincourt était à ses côtés ; sur le devant l'interprète polonais Wonzowich. Sa suite ne se composait que du mamelouk Rustan, et d'un valet de pied. Un pipueur courait en avant. L'Empereur voyageait sous le nom de Rayneval. Duroc et Lobau le suivirent de près. Peu s'en fallut qu'à Oszmiana il ne fut enlevé par une bande de cosaques aux ordres du partisan Seslawin.

Arrivé à Wilna avec le duc de Bassano, qui était accouru à sa rencontre, il vit avec joie l'état de ses magasins, qui renfermaient des munitions de toute espèce pour cent mille hommes pendant quarante jours.

Rassuré sur le sort de ses soldats, il prescrit de nouveau à Murat et à Berthier de s'arrêter quelques jours à Wilna, d'y reformer l'armée, d'armer les traîneurs, de refaire les cadres et de rétablir par une prompte organisation l'ordre et la discipline. Les ressources étaient immenses : rien n'était désespéré si l'on exécutait ses ordres.

Le 10 l'Empereur était à Varsovie.

M. de Pradt, l'ambassadeur, venait de recevoir une dépêche du duc de Bassano, qui lui annonçait l'arrivée à Varsovie du corps diplomatique, qui avait passé l'été à Wilna. Il était occupé à répondre à ce chef de la secrétairerie d'État, lorsque les portes de son cabinet s'ouvrirent et donnent passage à un homme qui marchait appuyé sur un des secrétaires de M. de Pradt.

— Allons, suivez-moi, dit cette espèce de fantôme en s'adressant brusquement à l'archevêque de Malines.

Un taffetas noir enveloppait la tête de cet homme, dont le visage était comme perdu dans l'épaisseur du vêtement où elle était enfoncée ; sa démarche était encore appesantie par un double rempart de bottes fourrées ; c'était une scène de revenant. M. de

Pradt se lève, l'aborde, et, saisissant quelques traits de son profil, le reconnaît et lui dit :

— Comment ! c'est vous, monsieur de Caulincourt ? Où est l'Empereur ?

— A l'hôtel d'Angleterre ; il vous attend.

— Et l'armée ?

— L'armée !... répéta le grand-écuyer en levant les mains au ciel ; il n'y a plus d'armée !

Alors, prenant M. de Caulincourt par le bras, M. de Pradt lui dit d'un ton ému :

— Monsieur le duc, il est temps d'y penser ; il faut que tous les vrais serviteurs de l'Empereur se réunissent pour lui faire un rempart de leurs corps.

— Quelle fatalité !... Allons, partons : l'Empereur vous attend.

L'ambassadeur se précipite dans la rue, arrive à l'hôtel d'Angleterre ; il était une heure et demie ; un gendarme polonais gardait la porte. Le maître de l'hôtel l'examine, hésite un instant, et cependant le laisse franchir le seuil de son logis. Il trouve dans la cour une petite caisse de voiture montée sur un traîneau fait de quatre morceaux de bois de sapin et à moitié fracassé. Deux autres traîneaux découverts servaient à transporter le général Lefèvre-Desnouettes avec un autre officier, le mameluck Rustan et un valet de pied. Voilà tout ce qui restait de tant de grandeur et de magnificence avant le départ pour cette funeste campagne. La porte d'une petite salle basse s'ouvre mystérieusement ; un court pourparler s'établit ; Rustan reconnaît le visiteur et l'introduit. On faisait les apprêts du dîner.

Napoléon était dans une petite salle basse, glacée ; les volets étaient à demi fermés pour protéger son incognito. Une mauvaise servante polonaise s'essouffait pour exciter un feu de bois vert, qui, rebelle à ses efforts, répandait avec beaucoup de bruit plus de mousse dans les coins de la cheminée que de chaleur dans l'appartement.

Napoléon, comme à son ordinaire, se promenait dans la chambre ; il était venu à pied du pont de Praga à l'hôtel d'Angleterre, enveloppé d'une pelisse faite avec une étoffe verte. Sa tête était couverte d'une espèce de capuchon fourré, et ses bottes de cuir étaient enveloppées de fourrures.

— Ah ! ah ! vous voilà, monsieur l'ambassadeur, dit-il à M. de Pradt.

Celui-ci s'approcha avec vivacité, et, avec un accent que le sentiment peut seul excuser du sujet au souverain, lui dit :

— Vous vous portez bien, Sire ! Vous nous avez donné bien de l'inquiétude ; mais enfin vous voilà... Que je suis aise de revoir Votre Majesté.

En disant ces mots, M. de Pradt l'aida à se défaire de sa pelisse et de son capuchon.

— Comment êtes-vous dans ce pays-ci ? reprit-il. Alors, rentrant dans son rôle et se replaçant à la distance dont il ne s'était écarté que par un mouvement bien excusable dans la circonstance, il lui traça avec ménagement le tableau de l'état actuel du duché ; il n'était pas brillant ; cinq mille Russes, avec du canon, marchaient sur Zamosk ; enfin, il lui parla de la détresse des Polonais.

— Qui donc les a ruinés ? demanda Napoléon avec vivacité.

— Sire, la disette de l'année dernière.

— Où sont les Autrichiens ? continua l'Empereur ; il y a quinze jours que je n'ai pas entendu parler d'eux.

— Sire, je n'ai vu personne pendant la campagne, répondit M. de Pradt.

Alors, il lui expliqua pourquoi et comment la dispersion des forces polonaises avait fini par rendre presque invisible une armée de quatre-vingt mille hommes.

— Que veulent les Polonais ?

— Etre Français, Sire, s'ils ne peuvent pas être Polonais.

— Mon intention a toujours été qu'ils le fussent. Il faut lever dix mille Cosaques polonais ; on arrêtera les Russes avec cela.

Et quand M. de Pradt lui dit qu'il était fâcheux d'employer à l'étranger des hommes sans talent, Napoléon lui répliqua en lui lançant un regard sardonique :

— Et où y a-t-il des gens à talent ?

Napoléon congédia M. de Pradt en lui recommandant de lui amener, après son dîner, le comte Stanislas Potocki et le ministre des finances. Leur entretien avait duré à peu près une demie heure ; et, pendant ce temps, Napoléon n'avait cessé de se promener paisiblement, selon son habitude. Lorsque ces messieurs allèrent chez l'Empereur,



Bernadotte,

vers les trois heures, Napoléon sortait de table. Aussitôt qu'il les vit entrer :

— Comment vous portez-vous, monsieur Stanislas, et vous, monsieur le ministre des finances ? demanda-t-il.

Et sur les protestations de ces messieurs, de la satisfaction qu'ils éprouvaient à le voir sain et sauf après tant de dangers :

— Des dangers ! répéta Napoléon, pas le moindre. Ne suis-je pas habitué à vivre dans l'agitation ? Il n'y a que les rois fainéants qui engraisserent dans leurs palais ; moi, c'est à cheval et dans les camps. Mais, Messieurs, je vous trouve bien alarmés ici !

— Sire, les bruits publics...

— Bah ! j'ai encore cent vingt mille hommes ; j'ai toujours battu les Russes. Je vais chercher trois cent mille hommes ; dans six mois je serai encore sur le Niémen. Dans ce moment je pèse plus, assis sur mon trône, qu'à cheval à la tête de mon armée. Certainement je la quitte à regret, cette armée ; mais il faut surveiller l'Autriche et la Prusse ; tout ce qui arrive n'est que peu de chose : c'est l'effet du climat ; l'ennemi n'y est pour rien, je l'ai battu partout.



Alors Napoléon parla des âmes fortement trempées ; puis il continua en disant :

— J'en ai vu bien d'autres... A Marengo, j'étais battu jusqu'à six heures du soir ; le lendemain, j'étais maître de l'Italie. A Essling, j'étais maître de l'Autriche. Cet archiduc avait cru m'arrêter ; mon armée avait déjà fait une demi-lieue en avant ; je n'avais pas encore fait toutes mes dispositions, et l'on sait ce que c'est quand je suis là, Je ne puis empêcher, moi, que le Danube grossisse de seize pieds dans une nuit. Ah ! sans cela, la monarchie autrichienne était finie ; mais il était écrit que je devais épouser une archiduchesse.

Et cela fut dit avec un air d'indifférence.

— Nos chevaux normands, reprit Napoléon, sont moins durs que les Russes, ils ne résistent pas au froid passé quinze degrés, de même que les hommes : allez voir les Bavaois, il n'en reste pas un. Peut-être dira-t-on que je suis resté trop longtemps à Moscou. Cela peut être ; mais il faisait beau, la saison a devancé l'époque ordinaire ; j'y attendais la paix. J'ai envoyé le général Lauriston pour en parler. J'ai failli aller à Pétersbourg : j'en avais le temps. On tiendra à Wilna. J'y ai laissé le roi de Naples. Ah ! ah ! c'est un grand drame poli-

tique que celui qui se joue en ce moment en Europe. Les Russes se sont montrés ; l'empereur Alexandre est aimé. Ils ont des nuées de Cosaques. C'est quelque chose que cette nation ! On m'a proposé d'affranchir les esclaves, je ne l'ai pas voulu ; ils auraient tout massacré. Qui aurait pu croire qu'on frappât jamais un coup comme celui de l'incendie de Moscou ? Maintenant ils nous l'attribuent ; mais ce sont bien eux. Beaucoup de Polonais m'ont suivi ; ce sont de braves gens, ceux-là ! ils me retrouveront.

Jusqu'à M. de Pradt avait cru devoir laisser le champ libre aux ministres polonais, qui ne prononcèrent pas un mot. Il ne se permit de se mêler à la conversation que lorsque ceux-ci commencèrent à s'apitoyer sur la détresse du duché. Alors Napoléon accorda, à titre de *secours*, une somme de trois millions, qui était depuis trois mois à Varsovie, et trois autres millions en billets provenant des contributions de la Courlande. Ensuite les ministres annoncèrent l'arrivée du corps diplomatique.

— Ce sont autant d'espions, dit Napoléon ; je n'en voulais pas à mon quartier général. Tous ces hommes-là ne sont uniquement occupés que d'envoyer des notes à leurs cours.

La conversation se prolongea ainsi pendant près de deux heures. Le feu s'était éteint : le froid avait gagné les visiteurs : Napoléon, seul, semblait y être indifférent.

Enfin, après leur avoir demandé s'il avait été reconnu et leur avoir dit que cela lui était égal, il renouvela aux ministres l'assurance de sa protection, et s'appêta à repartir. Les ministres et son ambassadeur lui adressèrent les paroles les plus affectueuses pour la conservation de sa santé et le succès de son voyage.

— Je vous remercie, Messieurs, leur répondit-il ; je ne me suis jamais mieux porté.

Telles furent les dernières paroles de Napoléon. Aussitôt il monta dans l'humble traîneau qui portait César et sa fortune, et disparut à tous les yeux.

Le 14 l'Empereur était à Dresde.

De cette dernière ville il expédie des courriers à l'empereur d'Autriche, au roi de Prusse : ses lettres sont pleines de confiance ; un autre langage eût été un aveu de faiblesse, et il se sent encore assez fort pour ne pas redouter les trahisons.

Erfurth, Leipsig, Mayence ne le vinrent que peu d'heures dans

leurs murs ; le 18, à onze heures du soir, il entra aux Tuileries sans être attendu. Il y avait vingt-quatre heures qu'avait été publié le triste bulletin du 3 décembre : la capitale était dans la consternation ; à la nouvelle du retour de Napoléon, elle se réveilla pleine de joie et d'espérance.

Mais, pendant que Napoléon, par sa présence, rendait la vie à l'empire, les malheureux débris de la grande armée ressentaient cruellement les effets de son absence. Murat, vrai soldat d'avant-garde, n'avait ni le calme ni l'habileté nécessaire pour diriger une retraite.

Le brillant courage qu'il déployait à la tête de ses escadrons était une impulsion physique qui le poussait en avant ; mais il manquait absolument de ce courage moral qui triomphe des grandes infortunes.

Berthier, accoutumé à n'agir que sous la direction de l'Empereur, automate minutieux, exact, infatigable, était incapable de penser par lui-même. Après avoir été si long-temps le porte-voix de Napoléon, il semblait que la parole même lui manquât, dès que le maître n'était pas là pour la lui souffler. L'armée s'avavançait sans guide et sans direction ; et c'est dans les revers qu'on en a le plus besoin.

Pour comble de malheur, le ciel se montra terrible. Dès le lendemain du départ de l'Empereur, le froid devint intolérable, les soldats perdirent toute force, les chefs toute énergie.

Ney seul, qui occupait encore le poste périlleux de l'arrière-garde, conservait son indomptable courage. L'ennemi le rencontrait toujours infatigable et persévérant, luttant avec une poignée de braves contre les masses énormes qui s'acharnaient sur leur proie. Murat avait été le soldat vaillant des jours heureux ; Ney fut le héros des revers.

L'armée partie le 6 de Smorgoni, arriva le 9 à Wilna après avoir, dans ces trois jours, perdu plus de vingt mille hommes.

Ce n'était plus qu'une masse confuse, sans le moindre souvenir, sans lien de discipline. Quarante mille hommes à la fois se précipitèrent dans les rues de la ville épouvantée de tant de misère, et coururent frapper aux portes des magasins, à peine vêtus, affamés et presque délirants.

Et cependant tant de désespoir vint se briser contre les formalités intempestives de l'administration. On voulait régulariser les distributions, quand toute régularité était impossible, tous les corps d'armée

étant dissous, et les soldats de toutes armes se heurtant dans un horrible pêle-mêle.

Quelques-uns moururent de faim à la porte de ces riches magasins qui, le lendemain, devaient être au pouvoir de l'ennemi. Là, plus encore que dans les combats, on s'aperçut de l'absence d'un chef. Personne n'osait prendre la responsabilité d'un ordre irrégulier qui aurait sauvé des milliers de victimes. Au bout de plusieurs heures seulement, Eugène et Davoust purent assurer les vivres et le repos aux troupes exténuées.

Enfin, les malheureux soldats se trouvaient à l'abri d'un toit, enfin ils pouvaient s'asseoir devant un foyer et revenir, pour ainsi dire, à la vie humaine. Après tant de souffrances, ils commençaient à respirer, lorsque tout-à-coup le canon tonne aux portes de la ville : c'est l'avant-garde de Kutusof, que suivent Wittgenstein et Tchitchakof. Aussitôt tout prit l'alarme, et Murat le premier.

Il pouvait cependant, avec la garnison de la ville et la garde impériale, défendre Wilna pendant plusieurs jours. L'ennemi était, non moins que les français, affaibli par le froid et les marches continuelles. Mais, abattu et découragé, incapable de résolution et de volonté, Murat laissait tout à faire à Berthier, et Berthier ne faisait rien.

L'ordre de la retraite fut donné, et les soldats se précipitèrent vers les portes de Wilna avec la même confusion et le même désordre qui avaient signalé leur arrivée. Ney seul, à la tête d'une poignée d'hommes, se plaça résolument à l'arrière-garde et parvint à maintenir l'ennemi.

A une lieue de Wilna, l'armée rencontra la hauteur et le défilé de Pouari, que la moindre prévoyance pouvait faire éviter. C'était comme un mur de glace : les chevaux ne purent le graver.

Les bagages, les blessés, quatre mille charrettes, tout vint achever de s'abîmer devant cet obstacle insurmontable, tandis que l'avant-garde russe pressait le flanc des colonnes arrêtées. Le trésor de l'armée était là prêt à être saisi par l'ennemi ; on aimait mieux le livrer aux soldats.

Le trésor particulier de Napoléon fut distribué par le maréchal Ney à la garde impériale. Les soldats l'acceptèrent comme un dépôt, et long-temps après, à leur retour en France, chacun des dépositaires remit ce qui lui avait été confié. Pas une pièce d'or ne manqua.

Le sort de la grande armée était terrible. Voici le sombre tableau peint par de Segur, aide-de-camp de Napoléon :

« Le 6 décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules glacées ; les oiseaux tombèrent roidis et gelés.

L'atmosphère était immobile et muette : il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné, et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir et les larmes qui l'annoncent.

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone des pas, le craquement de la neige, et les faibles gémissements des mourants, interrompaient seuls cette vaste et lugubre taciturnité.

Alors plus de colère ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur : à peine la force de prier restait-elle ; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir, et qu'on croit être plaint.

Ceux des soldats jusque-là les plus persévérants se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous leurs pieds, plus souvent sa surface miroitée, ne leur offrant aucun appui, ils glissaient à chaque pas et marchaient de chute en chute ; il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendit des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat.

Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver, appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles et plongés dans la stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates leur sang se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, alanguissait leur cœur, puis il refluit vers leur tête : alors ces moribonds chancelaient comme dans un état d'ivresse

De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs il sortait de véritables larmes de sang, leur poitrine exhalait de profonds soupirs ; ils regardaient le ciel, nous et la terre d'un œil consterné, fixe hagard : c'étaient

adieux à cette nature barbare qui les torturait, et leurs reproches peut-être.

Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains ; leur tête vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisants : enfin elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé.

Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas, de peur d'allonger leur chemin, sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. Ils ne les plaignaient même pas : car, enfin, qu'avaient-ils perdus en succombant ? que quittaient-ils ?

On souffrait tant ! on était encore si loin de la France ? si dépaycé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit : aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par ton, l'insultant même quelquefois ; mais, le plus souvent, se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt roidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus !

Et en effet, la mort, dans une position douce, stable, uniforme, peut-être un événement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible ; mais, dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continu d'une vie toute d'action, de dangers et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu.

Tels furent les derniers jours de la grande-armée. Ses dernières nuits furent plus affreuses encore ; ceux qu'elles surprisent ensemble loin de toute habitation, s'arrêtèrent sur la lisière des bois : là, ils allumèrent des feux devant lesquels ils restaient toute la nuit, droits et immobiles comme des spectres.

Ils ne pouvaient se rassasier de cette chaleur ; ils s'en tenaient si proches, que leurs vêtements brûlaient, ainsi que les parties gelées de leurs corps que le feu décomposait. Alors, une horrible douleur les contraignait à s'étendre, et le lendemain ils s'efforçaient en vain de se relever.

Cependant, ceux que l'hiver avait laissés presque entiers, et qui

conservaient un reste de courage, préparaient leurs tristes repas.

C'étaient, comme dès Smolensk, quelques tranches de cheval grillées et de la farine de seigle délayée en bouillie dans de l'eau de neige, ou pétrie en galettes, et qu'ils assaisonnaient, à défaut de sel avec la poudre de leurs cartouches.

A la lueur de ces feux, accouraient toute la nuit de nouveaux fantômes, que repoussaient les premiers venus. Ces infortunés erraient d'un bivouac à l'autre, jusqu'à ce que, saisis par le froid et le désespoir, ils s'abandonnassent. Alors, se couchant sur la neige, derrière le cercle de leurs compagnons plus heureux, ils y expiraient.

Quelques-uns, sans moyens et sans forces pour abattre les hauts sapins de la forêt, essayèrent vainement d'en enflammer le pied, mais bientôt la mort les surprit autour de ces arbres dans toutes les attitudes.

On vit, sous les vastes hangars qui bordent quelques points de la route de plus grandes horreurs. Soldats et officiers tous s'y précipitaient, s'y entassaient en foule. Là, comme des bestiaux, ils se serraient les uns contre les autres autour de quelques feux ; les vivants ne pouvant écarter les morts du foyer, se plaçaient sur eux pour y expirer à leur tour, et servir de lit de mort à de nouvelles victimes. Bientôt, d'autres foules de traîneurs se présentaient encore, et ne pouvant pénétrer dans ces asiles de douleur, ils les assiégeaient.

Il arriva souvent qu'ils en démolirent les murs de bois sec pour en alimenter leurs feux : d'autres fois, repoussés et découragés, ils se contentaient d'en abriter leurs bivouacs. Bientôt les flammes se communiquaient à ces habitations, et les soldats qu'elles renfermaient, à demi morts par le froid, y étaient achevés par le feu.

Les soldats que ces abris sauvèrent, trouvèrent le lendemain leurs compagnons glacés et par tas autour de leurs feux éteints. Pour sortir de ces catacombes il fallut que, par un horrible effort, ils gravissent par-dessus les monceaux de ces infortunés, dont quelques-uns respiraient encore.

A Iouranoui, dans ce même bourg où l'empereur venait d'être manqué d'une heure par le partisan russe Seslawin, des soldats brûlèrent des maisons debout et tout entières pour se chauffer quelques instants.



La lueur de ces incendies attira des malheureux, que l'intensité du froid et de la douleur avaient exaltés jusqu'au délire ; ils accoururent en furieux, et, avec des grincements de dents et des rires infernaux, ils se précipitèrent dans ces brasiers, où ils périrent dans d'horribles convulsions.

Les compagnons affamés les regardaient sans effroi ; il y en eut même qui attirèrent à eux ces corps défigurés et grillés par les flammes, et il est trop vrai qu'ils osèrent porter à leur bouche cette révoltante nourriture

C'était là cette armée sortie de la nation la plus civilisée de l'Europe, cette armée naguère si brillante, victorieuse des hommes jusqu'à son dernier moment, et dont le nom régnait encore dans tant de capitales conquises.

Ses plus mâles guerriers, qui venaient de traverser fièrement tant de champs de leurs victoires, avaient perdu leur noble contenance : couverts de lambeaux, les pieds nus et déchirés, appuyés sur des branches de pin, ils se traînaient, et tout ce qu'ils avaient mis jusque-là de force et de persévérance pour vaincre, ils l'employaient pour fuir.

Alors, comme les peuples superstitieux, ils eûmes leurs présages, ils entendirent parler de prédictions. Quelques-uns prétendirent qu'une

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS